

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN « HISTOIRE, LANGUES, LITTÉRATURE ANCIENNE »

-

ROMANA ARMA NON ANTE VISA.

**LES GUERRES ROMAINES DANS L'ORIENT
HELLENISTIQUE : DES EXPEDITIONS ILLYRIENNES
A L'HEGEMONIE MILITAIRE (229-194 AV. J.-C.)**

Présentée y soutenue publiquement le 18 décembre 2023 par

Juan P. Prieto Iommi

-

Sous la direction de François CADIOU

Membres du jury:

Nathalie BARRANDON, Professeur Université de Reims

Raúl BUONO-CORE VARAS, Professeur Universidad Católica de Valparaíso Chile

François CADIOU, Professeur Université Bordeaux Montaigne

Toni ÑACO DEL HOYO, Profesor de investigación ICREA

Isabelle PIMOUGUET-PEDARROS, Professeur Université de Nantes

Jean-Michel RODDAZ, Professeur émérite Université Bordeaux Montaigne

Introduction

La présente recherche porte sur les conflits militaires romains dans le monde hellénistique, plus spécifiquement ceux survenus entre 229 et 194 avant J.-C., connus sous le nom des deux premières guerres illyriennes (229-228 avant J.-C., 219-218 avant J.-C.) et des deux premières guerres macédoniennes (214-5 avant J.-C. et 200-194 avant J.-C.). L'objectif théorique et méthodologique de ce travail est de répondre à la question complexe de savoir comment étudier, analyser et saisir le sens historique exact de ces affrontements dans la perspective de mieux comprendre l'expansionnisme de la République romaine aux III^e et II^e siècles avant J.-C. Dans cette optique, il convient d'introduire quelques repères bibliographiques et chronologiques essentiels pour situer cette recherche.

Depuis la dernière décennie, les études générales centrées sur cette période, mieux connue sous le nom de "République moyenne", ont considérablement augmenté en quantité et en qualité. Elles ont amorcé un renouvellement des approches portant sur la nature et les dynamiques qui ont marqué l'essor expansionniste du système sociopolitique et militaire romain, inséré dans son contexte méditerranéen et hellénistique.

D'un côté, en grande partie stimulés par des études et des propositions telles que celles de Karl-Joachim Hölkeskamp, Michel Humm et Harriet Flower, certains travaux ont choisi d'examiner le fonctionnement politique et institutionnel particulier de cette période, en mettant particulièrement l'accent sur une révision de ses tensions et discontinuités. D'autre part, sous l'influence du milieu académique anglo-saxon et du travail d'Arthur Eckstein, un intérêt renouvelé s'est manifesté pour cette période au sein des études sur les relations internationales et de celles de science politique. Axées principalement sur l'utilisation de modèles interétatiques pour interpréter l'impérialisme romain républicain, les lectures issues du réalisme et du constructivisme politique ont imprégné, à des degrés divers, les études classiques et les différentes traditions académiques. Enfin, dans la lignée des monographies autour de l'historiographie de la période, comme celles de Frank W. Walbank et John Briscoe, divers travaux ont cherché à redécouvrir et à réévaluer les informations fournies pour cette période par des historiens tels que Polybe et Tite-Live, en se penchant sur des problématiques conceptuelles et contextuelles plus spécifiques et originales, telles que les études de genre, la violence, la culture politique et la philosophie politique, entre autres.

Ces deux historiens antiques occupent une place essentielle dans la perspective de cette recherche car ils offrent la structure fondatrice du récit militaire qui, par la suite, a été contextualisé, complété, révisé, remis en question et réécrit à travers d'autres sources écrites traditionnelles, ainsi que diverses données archéologiques et épigraphiques. Dans cette optique, les travaux de Monica D'Agostini et Emma Nicholson ont été cruciaux pour reprendre la discussion.

Parallèlement, l'intérêt académique pour l'armée romaine de cette période a connu une croissance exponentielle. D'une part, de nombreuses études ont tendu à examiner les transformations particulières de l'institution militaire et ses dynamiques stratégiques, tactiques et de commandement. Beaucoup de ces études se sont concentrées sur les événements militaires des guerres puniques, considérés comme décisifs dans les transformations de la République romaine entre les III^e et II^e siècles avant J.-C. D'autre part, d'autres se sont penchées sur les significations sociopolitiques de la violence et du butin de guerre associés aux conflits de cette époque.

D'un autre côté, de nouvelles recherches se sont consacrées à l'examen de la guerre romaine au cours de ces siècles, en intégrant un critère géographique décisif, permettant une interprétation beaucoup plus minutieuse et prudente des ruptures et des continuités dans les transformations de l'armée romaine républicaine. Enfin, il existe divers travaux qui cherchent à réexaminer les effets sociaux et économiques de la guerre romaine au cours de cette période, en tenant compte des diverses relations entre identité, fiscalité, démographie et politique.

Dans ce contexte de publications croissantes, l'expansion de la République moyenne vers la Méditerranée orientale a suscité un regain d'intérêt en corrélation avec les sujets, les théories et les méthodologies indiquées ci-dessus. En conséquence, après le travail d'Arthur Eckstein en 2008 sur la conquête romaine du monde hellénistique, de nombreuses études sont revenues sur les acteurs historiques, les systèmes de communication et les dynamiques d'intégration observables entre Rome et le monde hellénistique. En ce qui concerne les conflits armés, cependant, seuls deux travaux importants ont été produits au cours de la dernière décennie. D'une part, en 2014, John Thornton a proposé une lecture générale et globale des guerres macédoniennes, qui, bien que rigoureuse et mise à jour, n'avait pas pour objet d'offrir une analyse originale. D'autre part, en 2017, Paul J. Burton a publié un ouvrage consacré exclusivement à la troisième guerre macédonienne, cherchant à offrir une étude détaillée des

événements militaires à la lumière de la production académique renouvelée des dernières décennies.

Suite à ces deux ouvrages, certains thèmes de recherche ont fait l'objet de nouvelles enquêtes. Ainsi, la *Revue d'Histoire Militaire Ancienne* (HiMA) a publié en 2022 le dossier correspondant à la réunion 2021 de l'équipe AnHiMA (UMR 8210), consacrée aux alliances militaires et aux conflits dans le monde hellénistique entre 221 et 160 avant J.-C. De plus, un renouvellement du débat a concerné la reconstitution tactique et les significations socio-politiques des principales batailles, en particulier la bataille de Cynoscephalae et de Pydna. De nouvelles recherches ont permis de faire converger diverses découvertes archéologiques et épigraphiques en Grèce continentale, permettant leur étude à la lumière du phénomène militaire entre entités politiques, leurs acteurs et les possibles contextes d'interaction à plusieurs échelles.

Enfin, de nouvelles fouilles, telles que celles entreprises dans l'ancienne Illyrie et à Apollonia, ainsi que les découvertes récentes dans l'ensemble du continent pour la période considérée, témoignent des énormes potentialités de l'étude spécifique des guerres romaines en Grèce au cours de ces siècles.

En conséquence, en prenant en compte l'ensemble des études sur la République moyenne en général, en reconnaissant celles consacrées à la nature et aux dynamiques de sa conquête militaire en particulier, et en s'appuyant sur les publications les plus récentes axées sur la guerre romaine pour la période républicaine moyenne dans le monde hellénistique en particulier, la présente recherche a pu élaborer sa proposition de travail.

De cette manière, la décision de centrer cette recherche sur un espace-temps aussi spécifique repose sur trois convictions. Tout d'abord, cette décision vise à être cohérente avec les développements académiques récents. En reconnaissant la valeur des travaux récents sur les guerres macédoniennes, le fait de centrer la recherche entre les guerres illyriennes et la deuxième guerre macédonienne vise à compléter l'avancée actuelle des recherches en approfondissant et en examinant minutieusement l'un des aspects spécifiques qui n'ont pas encore été explorés à la lumière de ces nouveaux développements académiques.

En deuxième lieu, en tenant compte du contexte de la recherche et des méthodologies à utiliser, le cadre chronologique de l'enquête doit permettre d'examiner, à partir de multiples disciplines

et de diverses sources documentaires, des phénomènes et des processus historiques qui, autrement, resteraient sujets à des conjectures, à des imprécisions ou à des hypothèses dépourvues du soutien herméneutique, archéologique et épigraphique approprié. Cette obligation devient d'autant plus évidente lorsque l'on considère la nature fragmentaire, controversée et lacunaire des guerres illyriennes et de plusieurs années de la première guerre macédonienne.

Enfin, il existe une troisième raison, peut-être la plus fondamentale, pour la périodisation de cette recherche. En suivant les travaux théoriques comme ceux de François Dosse sur la « renaissance de l'événement » en histoire, circonscrire l'étude à ce temps et à cet espace vise à reconnaître l'intérêt considérable de l'étude de ce qu'on pourrait appeler l'"événement romain". Avec l'arrivée de Rome sur les côtes de la Grèce continentale, une accélération particulière et complexe des événements aurait – en suivant François Dosse et Patrick Boucheron- "débordé" les historicités traditionnelles des États et des acteurs historiques, qu'ils soient romains ou hellénistiques. À mi-chemin entre une lecture continuiste et discontinuiste, une interprétation alternative est suggérée ici, selon laquelle il serait possible d'étudier la conquête romaine comme un événement qui a stabilisé son identité - la victoire de "certains" Romains sur "certains" Grecs -, mais qui n'a pas encore été saturé et consolidé dans ce que Paul Ricoeur appelle le "supra-significatif" - à savoir, la victoire de Rome sur le monde grec.

Par conséquent, cette période des trente-cinq premières années des guerres romaines en Orient est proposée ici comme un moment crucial pour repenser la nature ontologique et épistémologique de l'expansion militaire romaine dans cette partie du monde méditerranéen. Il s'agit essentiellement d'une série de conflits militaires où les stratégies sociales et intellectuelles visant à réduire progressivement l'indétermination de l'"événement romain" ont été compromises par la précipitation des événements, mettant à l'épreuve la résilience des temps civils, religieux et politiques. En conséquence, un examen minutieux de cette période peut permettre à l'histoire militaire, tout en prenant ses distances avec l'approche positiviste, de se rapprocher de son objet d'étude pour proposer une analyse réflexive et stimulante de l'événement historique et de sa théorisation contemporaine.

Cette étude formule ainsi l'hypothèse que la guerre romaine en Grèce, entre 229 et 194 avant J.-C., s'est définie et développée sur la base d'objectifs militaires stricts et circonscrits, avant d'évoluer tardivement, à partir de la fin de l'année 198 avant J.-C., vers une dimension

impérialiste, mais encore naissante et décousue. Sur cette base, la thèse s'organise de la façon suivante.

Tout d'abord, en exposant le cadre théorique, méthodologique et l'état de la question, cette étude cherche à mettre en évidence l'origine et la prévalence des lacunes épistémologiques et disciplinaires présentes dans l'analyse de cette période et de ses phénomènes historiques. Dans cette perspective, dans le premier chapitre, les sections 1.1, 1.2 et 1.3 établissent un bilan historiographique détaillé montrant que trois éléments imposent une révision des interprétations courantes de ces événements militaires.

En premier lieu (section 1.1), il apparaît que la documentation historiographique classique elle-même présente un biais concernant la conquête romaine du monde hellénistique, principalement fondé sur une valorisation excessive de la bataille décisive et du grand génie militaire ainsi que sur une vision ethnographique péjorative envers le luxe et la prétendue décadence orientale. En deuxième lieu (section 1.2), nous démontrons que la majeure partie de la bibliographie moderne et contemporaine, en partie héritée de sa documentation classique et en partie en raison de ses propres biais théoriques et méthodologiques, a développé une série de préjugés et de désintérêt vis-à-vis de la dimension proprement militaire de ces événements historiques. Ironiquement, cela a entraîné ce que nous appelons ici une "démilitarisation" des études académiques sur une période et une région pourtant historiquement marquées par le conflit militaire. En troisième lieu (section 1.3), l'analyse se concentre sur trois biais considérés comme essentiels pour comprendre la perspective encore prédominante dans l'historiographie militaire contemporaine sur le monde antique, à savoir l'effet de comparaison avec les études césariennes, l'image toujours présente dans l'histoire militaire d'un monde hellénistique politiquement et militairement affaibli, et la persistance d'un jugement de valeur négatif, d'une tonalité presque hégélienne, envers une supposée décadence des cultures de la Méditerranée orientale postérieures à la mort d'Alexandre le Grand.

Sur la base de ce qui précède, le premier chapitre se termine par trois sections nécessaires à l'analyse qui suit : d'une part, la section 1.4 établit les différenciations conceptuelles et les éventuels biais interprétatifs dans les études sur l'"impérialisme" et l'"expansionnisme" romain républicain. D'autre part, la section 1.5 revient sur la définition d'une terminologie cohérente et fonctionnelle pour l'étude de l'histoire militaire. Enfin, dans la section 1.6, les conclusions

antérieures sont reprises et les avantages de l'approche privilégiée dans la présente recherche sont établis.

Dans le deuxième chapitre de cette recherche, l'objectif principal est d'utiliser les méthodologies et des concepts propres à l'histoire militaire pour reconstruire, réinterpréter et remettre en question les lectures antérieures de ces conflits. Sur cette base, le but est d'obtenir une compréhension minutieuse et cohérente de l'évolution militaire de la conquête romaine entre 229 et 194 avant J.-C. Le chapitre est donc divisé selon la chronologie traditionnelle : les guerres illyriennes (2.1, 2.2, 2.3), la première guerre macédonienne (2.4) et la deuxième guerre macédonienne (2.5). Cependant, dans chaque cas, les sous-sections cherchent à remettre en question ces cadres temporels académiques et à tirer des conclusions qui ne sont pas limitées par le début et la fin d'une guerre spécifique. Pour chaque section de ce chapitre, on a cherché la plus grande rigueur dans l'utilisation de la documentation archéologique, épigraphique, géographique, historiographique et océanographique.

Le troisième chapitre vise à élaborer un bilan critique et global des conclusions partielles obtenues dans le chapitre précédent pour chaque conflit militaire particulier. Du point de vue de la stratégie militaire employée (3.1), on observe une série de transformations : fondée au départ sur un principe de défense en mer Adriatique et sur l'utilisation de forces expéditionnaires en Illyrie, elle évolue au cours de la première guerre de Macédoine sous la forme d'une guerre à vocation défensive incluant des objectifs de dissuasion et des actions de harcèlement contre la Macédoine. Quant à la deuxième guerre de Macédoine, elle commence par la mise en œuvre d'une stratégie militaire offensive infructueuse et se poursuit par une offensive indirecte couronnée de succès. Du point de vue logistique (3.2), l'étude minutieuse des opérations militaires révèle l'existence de trois modèles successifs dans le temps : un approvisionnement transadriatique lors des guerres illyriennes, un approvisionnement prédateur pendant la première guerre macédonienne, et un approvisionnement transadriatique-égéen pour la deuxième guerre macédonienne.

Enfin, du point de vue technique et tactique (3.3), on observe trois évolutions distinctes dans trois aspects concrets de la guerre romaine : contrairement à une idée reçue, l'armée de terre fait de la bataille décisive l'exception plutôt que la règle, et la délaisse en faveur d'une guerre de position, de manœuvre et de guérilla ; l'une des tactiques les plus employées dans la guerre romaine dans cette partie du monde hellénistique repose sur l'art de la poliorcétique, selon une

doctrine privilégiant la capitulation plutôt que le siège prolongé, ce dernier étant étroitement lié aux objectifs stratégiques et aux évolutions logistiques ; enfin, la marine, de son côté, n'a pas vu sa domination contestée et a rempli des fonctions logistiques tout en permettant des opérations amphibie et de siège, se révélant ainsi un outil décisif dans le succès militaire romain entre 229 et 194 avant J.-C.

Le troisième chapitre se termine (3.4) par une brève comparaison des conditions, des expériences et des conséquences militaires de la guerre romaine en Grèce avec d'autres contextes à travers la Méditerranée, en particulier l'Italie, l'Espagne et l'Afrique pendant la deuxième guerre punique.

A partir de ce qui précède, il a été possible de définir quelques lignes directrices concernant les transformations militaires : au début, face à la menace punique dans le sud de l'Italie, les priorités étaient essentiellement défensives, ce qui a entraîné deux brèves expéditions militaires de pacification le long de la côte illyrienne. Ensuite, en réponse à la crise aiguë en Italie et à l'apparition de la doctrine militaire fabienne, la première guerre de Macédoine a donné lieu à une stratégie militaire romaine en Grèce fondée sur la dissuasion et le harcèlement sur terre et sur mer de l'ennemi et de ses alliés. Enfin, lors de la deuxième guerre de Macédoine, deux transformations clés se sont produites, témoignant de l'élaboration d'une stratégie militaire romaine enracinée dans le contexte militaire hellénistique : d'abord, sur le modèle de la doctrine militaire triomphante promue par Scipion, une brève stratégie offensive directe avec Publius Sulpicius Galba a été imposée dans un premier temps, mais a échoué ; puis, avec Titus Quinctius Flaminus, une stratégie offensive indirecte, nouvelle et originale, a été mise en place. C'est elle qui a permis de vaincre la puissance antigonide. Elle a ouvert une nouvelle phase : celle d'une géopolitique romaine républicaine émergente, mais encore éclatée, en direction du monde hellénistique.

1. Histoire militaire et conquête de l'orient hellénistique : les perspectives et les tendances historiographiques.

A partir des XVIIIe et XIXe siècles, deux interprétations distinctes des sources principales ont commencé à prévaloir : Tite-Live passait pour avoir un style riche, varié, et un objectif moraliste et universel incontestable. Au contraire, Polybe était réputé avoir une histoire sérieuse, sèche, pragmatique et technique, avec un objectif clairement annoncé mais moins bien développé. Le

regard porté par ce dernier apparaît clairement à la lumière des travaux analysés : les jugements isolés portés sur les aspects militaires de l'œuvre de Polybe, l'intérêt pour sa théorie de la constitution mixte de la République romaine face à la catégorisation, dans les milieux académiques, de Tite-Live, aux côtés de Tacite, dans le registre d'une histoire morale et providentielle.

Au début du XXe siècle, les historiens les plus importants tels que Theodor Mommsen, Gaetano De Sanctis et Johann Droysen ont développé des réflexions qui attribuaient à la conquête romaine, à divers degrés, un destin prédéterminé nourri par les vertus historiques (ou extra-historiques) d'un peuple réputé unique au monde. Cette vision était le résultat d'un processus historique et intellectuel : l'existence de manuscrits, leur langue, leur qualité, leur cohérence interne et la construction contextuelle de leur réputation moderne. Tout cela a fini par reléguer les aspects militaires de la conquête romaine au second plan dans le débat sur la nature et la signification de l'impérialisme romain. Au cours du XXe siècle, la mise de côté des aspects propres à la sphère militaire, en particulier pour l'étude de l'expansion de la République romaine, est héritée de ce processus.

Pour l'histoire militaire ancienne, la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle constituent la pierre angulaire sur laquelle le débat contemporain s'est fondé et qui l'a influencé jusqu'à nos jours. Déjà au XVIIIe siècle, Carl von Clausewitz prévoyait ce qui allait devenir connu sous le nom de "courant allemand" : un pragmatisme inspiré par la vérité objective de Leopold von Ranke. Ces historiens, souvent des militaires de carrière, ont posé diverses questions sur les techniques et les stratégies militaires, donnant ainsi la priorité aux comparaisons avec les défis et les expériences des armées contemporaines. En ce qui concerne l'histoire ancienne, les travaux les plus renommés sont peut-être ceux de Hans Delbrück, Eduard Meyer, Johannes Kromayer, Georg Veith, Wilhelm Rüstow et Herman Köchly.

Cependant, l'isolement académique de l'histoire militaire allemande, ainsi que la crise et la fragmentation autour de la manière de faire de l'histoire militaire, ont préparé le terrain pour ce qui a constitué la première grande divergence entre les études sur la présence romaine en Orient et celles sur l'armée romaine. Fustel de Coulanges (*Polybe ou la Grèce conquise par les Romains*) et Gustav Friedrich Hertberg (*Die Geschichte Griechenlands unter der Herrschaft der Römer*) en sont deux exemples emblématiques.

En réaction, Maurice Holleaux a réussi à susciter, dans les études d'histoire antique, un intérêt inédit et vigoureux pour la conquête orientale et la valeur historiographique de Polybe. Cependant, la perte d'attention envers les faits militaires a perduré avec les nouvelles perspectives et méthodologies de recherche historique mises en œuvre. Ainsi, les historiens qui se sont intéressés à la conquête romaine de l'Orient hellénistique ont emprunté diverses voies : l'historiographie et le commentaire critique des sources avec Frank Wallace Walbank, Paul Pédech et John Briscoe ; l'histoire socio-économique, la prosopographie et les théories de l'impérialisme classique avec Ernst Badian, Howard Hayes Scullard et William Harris, ou encore des travaux en continuité directe avec ceux de Maurice Holleaux, comme ceux de Jean-Louis Ferrary ou Erich Gruen.

Dans tous ces cas, l'histoire de la conquête romaine de l'Orient hellénistique a gagné en importance. Cependant, en même temps, le rôle attribué aux événements militaires a perdu sa place centrale, étant relégué en périphérie, en tant que simple référence ou isolé du reste de l'argumentation. Ainsi, l'abstraction de l'événement guerrier s'est consolidée, davantage en raison d'un silence académique que d'une critique manifeste émanant de son domaine scientifique.

Ainsi, il est possible de proposer un bilan de la recherche au cours du XXe siècle sur l'histoire militaire de la République romaine en Orient hellénistique : elle se présente comme un domaine d'étude oublié en raison des évolutions et des stéréotypes entourant cette discipline historique en général ; relégué par l'émergence de nouvelles tendances de recherche moins focalisées sur l'expérience historique militaire, et enfin confronté à une absence significative de sources archéologiques datant de l'époque républicaine. C'est dans ce contexte que la science politique a pris le relais sur le plan académique.

En ce qui concerne le sujet de notre recherche et sa relation avec la science politique, le cas de l'historien américain Arthur Eckstein semble être le plus pertinent. En effet, ses travaux sont une preuve évidente de ce phénomène : l'établissement de la science politique comme discipline reconnue, son application à l'histoire antique et à l'explication de l'expansion romaine. Bien que cette théorie soit aujourd'hui largement acceptée, le seul véritable développement qu'elle a reçu provient toutefois de Paul J. Burton, disciple d'A. Eckstein. Cependant, loin de suivre directement les traces de son mentor et de sa tendance, P. J. Burton a adopté une perspective analytique constructiviste, tentant ainsi d'éclaircir de nombreux aspects de la politique romaine

souvent obscurcis par la lecture réaliste, en particulier sur un sujet majeur : l'importance, pour comprendre l'expansionnisme républicain, des contacts sociaux entre l'aristocratie romaine et les dirigeants et oligarchies méditerranéennes. Cela constitue une preuve claire des faiblesses intrinsèques de ce type de recherche : une simplification risquée des processus historiques, une possible mauvaise utilisation de l'analogie historique et une vision trop abstraite du phénomène pourtant si concret de la guerre, cette dernière étant toujours une expérience centrale dans la formation des cultures étudiées et de leurs politiques.

Par conséquent, l'approche privilégiée par A. Eckstein ne répond pas seulement aux nécessités induites par une convergence entre histoire et science politique. La direction prise par son travail correspond également à un héritage historiographique du XXe siècle : la stagnation méthodologique de l'histoire militaire classique ; la valorisation de la diplomatie orientale par M. Holleaux ; l'autorité des études sociales et prosopographiques d'auteurs comme E. Badian et H. H. Scullard ; et le désavantage de la recherche sur la période républicaine par rapport à l'Empire en termes de sources matérielles. Ainsi, lorsqu'A. Eckstein examine les événements militaires, il le fait surtout en mettant l'accent sur les thèmes qui ont intéressé une tradition académique « démilitarisée ».

Il est important de noter que ces préconceptions ont influencé la perception et l'étude des guerres romaines dans l'Orient hellénistique. Elles ont conduit à des jugements critiques négatifs et ont contribué à dévaloriser l'histoire militaire concernant cette partie du monde méditerranéen. Ces préjugés comprennent des notions telles que "la décadence orientale", la "médiocrité militaire" des armées et des généraux hellénistiques, ainsi que l'influence supposée négative du "luxe oriental". Cette vision péjorative globale a eu un impact sur la façon dont ces guerres et leurs commandants ont été évalués par les historiens.

En examinant attentivement la littérature scientifique, il est possible de discerner trois principaux aspects du débat académique qui ont progressivement conduit l'historiographie moderne à se désintéresser de l'analyse des guerres romaines dans l'Orient hellénistique. Tout d'abord, il y a un héritage classique dans l'étude des sources qui favorise les jugements ethnographiques. Ensuite, il y a une « démilitarisation » de l'approche suivie par la littérature historique contemporaine, favorisée par la dépréciation de l'histoire militaire comme discipline. Enfin, on peut constater la convergence de certaines caractéristiques des travaux contemporains, notamment une focalisation des études militaires sur le dossier césarien, l'idée

d'un monde hellénistique plongé dans le chaos et la faiblesse politique et militaire, ainsi que le maintien d'un jugement moral négatif envers les cultures orientales, qui perdure dans l'étude de l'histoire militaire romaine.

En arrière-plan de cette étude, les débats récents sur l'impérialisme romain ont été pris en compte et le concept a toujours été abordé en tenant compte des sources existantes pour les III^e et II^e siècles avant J.-C. et des avantages que ce néologisme pourrait apporter à une compréhension approfondie. Dans ce travail, la notion d'impérialisme romain a été envisagée comme un comportement expansionniste hésitant et une idéologie encore naissante, ainsi que sous l'angle d'une conduite guerrière hétérogène et intermittente dans le temps. Il s'agit donc d'une *praxis*, laquelle a offert l'opportunité d'un premier échange et d'une confrontation d'idées entre Grecs et Romains sur le rôle de Rome au-delà de l'Occident et à l'échelle de l'oecumène.

Par ailleurs, cette recherche a utilisé les concepts de "stratégie" et "géostratégie" en raison de leurs avantages historiques et théoriques pour comprendre et analyser l'activité militaire à partir de sa diversité documentaire, de sa spécificité historique et de sa valeur historiographique. D'autres concepts, tels que celui de "géopolitique", ont paru plus délicats à employer, compte tenu de leurs présupposés conceptuels et des tendances axiomatiques héritées des sciences politiques et des études sur les relations internationales.

A rebours d'une tradition héritée du siècle dernier et qui perdure encore, il convient de chercher à intégrer et à réévaluer les rôles de l'armée dans l'expansion romaine dans l'Orient méditerranéen. Dans cette perspective, cette recherche propose une relecture de la conquête romaine du monde hellénistique entre 229 et 194 av. J.-C.

2. Les campagnes romaines en Orient et la reconstitution historique d'un récit militaire fragmentaire

La période qui s'étend des premières interventions romaines en Illyrie contre Teuta et Démétrius à la défaite en Thessalie du roi antigonide Philippe V et du tyran spartiate Nabis est marquée par certaines particularités documentaires. En raison de la richesse des sources écrites, la reconstitution des événements et de leurs conséquences pour Rome et le monde hellénistique a longtemps eu tendance à s'appuyer exclusivement sur leur seul témoignage. Cependant, les études archéologiques centrées sur cette période ont augmenté au cours de la dernière décennie, offrant désormais des points de vue locaux et régionaux plus détaillés. Outre la relecture des

sources littéraires, l'étude s'est donc concentrée ici sur les événements militaires où la documentation matérielle semble permettre d'offrir des interprétations renouvelées, nouvelles ou inédites.

2.1. Les guerres illyriennes

Dans le contexte de cette recherche, les guerres illyriennes sont peut-être l'un des cas les plus emblématiques permettant d'effectuer une réévaluation documentaire et narrative. En général, ces deux conflits de la période républicaine ont été qualifiés par l'historiographie moderne d'anecdotiques ou, dans le meilleur des cas, d'études de cas pour l'impérialisme romain.

L'interprétation des sources existantes, influencée par la hiérarchisation de celles-ci de la part de l'historiographie moderne et par les priorités des auteurs classiques eux-mêmes, a eu une double conséquence : d'une part, l'étude des guerres illyriennes a été isolée et réduite à une périodisation sans grande valeur en soi, c'est-à-dire comme un préambule aux conflits contre Hannibal et Philippe V. D'autre part, l'intervention romaine en Illyrie a été surtout strictement interprétée en fonction de ses implications juridiques et impérialistes supposées : le protectorat romain sur l'Illyrie en tant que réalité historique ou fiction académique moderne.

Malgré les progrès exponentiels de l'archéologie, le débat actuel dépend encore largement des sources écrites classiques et reste caractérisé par des récits anecdotiques, des descriptions vagues et des jugements historiographiques souvent discutables. Cependant, grâce notamment à une approche interdisciplinaire, une analyse plus fine de ces deux conflits et de leurs opérations spécifiques autorise une étude des principes stratégiques, des défis logistiques et de quelques cas exceptionnels d'expériences tactiques qui peuvent être étudiées en détail.

D'une part, les deux conflits se caractérisent par l'utilisation de routes et de villes côtières traditionnellement empruntées par les Grecs et les Illyriens à des fins commerciales et militaires. D'autre part, les deux interventions romaines se sont déroulées sur une durée saisonnière, évitant ainsi des opérations qui auraient nécessité un cantonnement hivernal et l'engagement de contingents massifs. Enfin, les principes logistiques concordent exactement avec ces constatations : on observe un approvisionnement en provenance de l'extérieur,

dépendant des routes à travers l'Adriatique, alternant exceptionnellement avec des opérations de pillage du territoire ennemi.

Combiné aux considérations logistiques que la menace gauloise, puis punique, a pu imposer à la veille des deux conflits, l'ensemble de ces conclusions conduit à préférer le terme "expédition" ou, plus précisément, "guerre d'expédition" pour comprendre, du point de vue militaire, les deux interventions romaines en Illyrie : à chaque fois, les armées romaines et leurs commandants ont opté pour des opérations limitées dans le temps, un déploiement massif avec une logistique propre, dans le but ultime de stabiliser la circulation commerciale du sud vers le nord de l'Adriatique. Une fois cet objectif atteint, les interventions romaines mettaient fin définitivement à toute stratégie et opération militaire régionale.

Deux expériences spécifiques, cependant, méritent une attention particulière pour l'avenir immédiat et à moyen terme de la guerre romaine en Orient : la défaite à Nutria et le rôle de Demetrius de Pharos. Ces deux points sont difficiles à évaluer en détail, en particulier en raison du caractère laconique des informations disponibles. D'un côté, les conséquences de Nutria revêtent une importance tactique pour les futures interventions militaires romaines : l'introduction de forces dans le relief complexe de l'Illyrie et du nord de la Grèce s'est avérée à maintes reprises être une décision risquée, controversée et souvent déterminante dans l'issue des conflits avec les forces et les puissances hellénistiques. D'un autre côté, en dehors de la vision stéréotypée et biaisée de la reine illyrienne Teuta dans les sources écrites, la figure et la carrière de Démétrius de Pharos revêtent une plus grande importance pour comprendre l'expérience de la guerre romaine en Orient. D'une part, sa participation aux côtés de Rome lors de la première expédition illyrienne a jeté les bases d'une collaboration de plus en plus étroite entre les commandants romains et les puissances hellénistiques. D'autre part, sa "trahison" et sa soumission ultérieure ont créé un précédent important au moment où les *imperatores* devaient évaluer le poids relatif de leurs ennemis et alliés hellénistiques dans les calculs géostratégiques et logistiques de chacune de leurs campagnes spécifiques.

Enfin, il paraît nécessaire de souligner la façon dont les préjugés et les stéréotypes présents dans les sources ont influencé les interprétations anciennes et modernes concernant la nature et la signification de ces deux conflits. Le "débordement féminin" attribué à la reine Teuta, l'"ambition imprudente" reprochée à Démétrius ainsi que la prévalence donnée à la Deuxième Guerre punique dans les narrations sont des éléments qui ont tous, dans une large mesure,

contribué à déprécier la signification historique des deux expéditions illyriennes dans la constitution d'une "expérience militaire" romaine dans l'Orient hellénistique.

2.2. Les guerres de Macédoine

2.2.1. Première guerre de Macédoine

Entre 214 et 209 avant J.-C., la série de commandements et d'opérations menées par Rome en Orient implique une grande variété d'antagonistes, de scénarios, de tactiques et de stratégies militaires. En règle générale, l'ensemble appelé "première guerre de Macédoine" a fait l'objet d'études et de commentaires visant à comprendre la rationalité géopolitique et internationale des décisions prises par le Sénat romain, en particulier par rapport aux ambitions macédoniennes et aux calculs stratégiques d'Annibal, c'est-à-dire en tant que simple théâtre militaire secondaire durant la deuxième guerre punique. Cette étude a cherché à se démarquer d'une telle approche. Pour cela, elle s'est concentrée sur les aspects militaires propres à cette décennie, en analysant en détail les événements qui aident à comprendre et à donner de la cohérence à une apparence d'incohérence et d'improvisation de la part des forces et des commandements romains déployés en Méditerranée orientale. Dans cette optique, quatre sections distinctes ont été développées.

Tout d'abord, les principales interprétations de la première guerre de Macédoine sont exposées et évaluées du point de vue militaire. La variété de lectures auxquelles ce conflit a été soumis peut-être résumée dans son ensemble par la position adoptée au départ par Maurice Holleaux qui considère qu'il s'agit de la première occasion où les Romains ont étendu leurs activités diplomatiques et militaires en Grèce, tout en concluant en même temps qu'aucune planification politique n'y est perceptible. Un demi-siècle plus tard, Erich S. Gruen est encore plus catégorique, considérant que l'intérêt romain envers ce conflit était purement marginal, au point que, selon lui, le déroulement de la guerre pourrait être négligé, sauf pour démontrer dans quelle mesure la participation romaine y a été périphérique. Ces évaluations sont encore prédominantes aujourd'hui, comme le montre de manière exemplaire le fait qu'Arthur Eckstein, ait pu qualifier de minimaliste la nature de cette intervention romaine et sa relation avec les puissances orientales, puisque son but n'aurait visé qu'à distraire Philippe V et à éviter son expansion vers l'Adriatique et l'Italie.

Ainsi, depuis le début du siècle dernier, l'absence d'un projet explicite de conquête romaine en Orient, combinée à la priorité historiographique accordée à la Deuxième Guerre punique, ont transformé la première guerre de Macédoine en une sorte d'action militaire irréfléchie, un conflit périphérique dépourvu d'intérêt spécifique, réduisant ainsi à quelques pages, brèves annotations et commentaires anecdotiques plus de dix ans d'interventions romaines en Grèce. Dans ce sens, le réexamen des événements militaires a l'avantage de recentrer l'intérêt sur cette période, ce qui permet de réévaluer l'importance de la participation romaine en déterminant sa nature exacte, les défis spécifiques à la fois tactiques et stratégiques qui y sont associés, et sa signification en tant qu'apprentissage politique et militaire précieux pour la République romaine.

Par ailleurs, les conséquences tactiques et stratégiques de la collaboration étroite entre les forces romaines et les alliés hellénistiques ont été examinées, en mettant l'accent sur des cas emblématiques où les forces romaines ont participé, en intégrant les sources littéraires et matérielles disponibles, et en proposant ainsi certaines étapes de développement.

Du point de vue de la stratégie militaire romaine au cours des années en question, prédomine la doctrine de Quintus Fabius Maximus Cunctator, selon laquelle Rome, après les désastres répétés lors de batailles rangées contre Hannibal, a adopté une stratégie d'expansion navale pour le contrôle des voies maritimes, le blocage et la fortification de positions, le harcèlement tactique et l'épuisement logistique contre l'armée punique en Italie. Dans une première phase, à l'exception du potentiel blocage de toute aide logistique antigonide à Hannibal via le sud de l'Italie, aucune preuve directe ou indirecte ne permet de confirmer la théorie d'une fonction logistique active de la flotte romaine en Illyrie pour l'effort de guerre italien au cours des années 213-212 av. J.-C.

En fonction des priorités stratégiques, des contraintes matérielles, des expériences militaires romaines antérieures comme de l'évaluation du potentiel militaire et des performances de ses alliés dans la région, il est possible de construire une vue d'ensemble pour les années 213-212 av. J.-C. Cela permet de construire un cadre interprétatif cohérent qui, en combinant les théories partielles de la recherche antérieure, contribue à expliquer l'apparente inactivité des forces militaires romaines pour empêcher l'accès de Philippe V à la mer Adriatique.

Il apparaît donc possible de reconstituer une image historique plus précise. Après 214 av. J.-C., Laevinus et sa petite flotte étaient contraints de surveiller attentivement les mouvements puniques dans le sud de l'Italie tout en empêchant tout accès des Macédoniens à l'Adriatique, afin de prolonger la crise d'approvisionnement de l'ennemi. Engagé dans ces fonctions stratégiques défensives, le général romain dépendait de ses alliés illyriens sous le commandement de Scerdilaidas, mais ceux-ci, en raison de leurs traditions tactiques et stratégiques, se sont avérés inefficaces pour compléter les efforts géostratégiques romains en défendant l'arrière-pays illyrien. Cette mécompréhension stratégique de la part de Laevinus, associée à de graves lacunes en termes de renforts italiens ou illyriens, ainsi que le facteur dissuasif de la défaite romaine passée à Nutria, ont fait des années 213-212 av. J.-C. un échec militaire significatif pour la guerre romaine en Orient, dont la prise de Lissus par Philippe et l'Akrolissus ne sont que le résultat final.

En fin, la chute de Lissus aux mains de Philippe V marque un jalon significatif pour comprendre l'évolution de la guerre romaine à l'Est. Cette victoire macédonienne semble avoir déclenché une série d'apprentissages et de transformations clés dans le commandement romain à l'Est, dont les effets vont se manifester au cours des années suivantes. D'une part, on a reconnu la grave menace que le talent militaire du jeune roi macédonien représentait pour les objectifs géostratégiques romains. D'autre part, les limites des principes stratégiques romains consolidés par les deux expéditions illyriennes précédentes ont été mises en évidence face au nouveau paysage militaire. Enfin, il est devenu évident de collaborer plus étroitement avec les alliés grecs. Tout comme Philippe a réadapté sa stratégie contre Rome après sa défaite en 214 av. J.-C., Laevinus a été contraint de trouver rapidement une solution à la situation difficile de Rome en Illyrie, et suite à cet échec, la nouvelle stratégie du général romain a posé les premières pierres pour réinventer la guerre romaine à l'Est, en collaboration avec la Ligue étolienne.

Dans une deuxième phase, les clauses strictement militaires du traité étolien-romain de 212-211 av. J.-C. ne sont pas seulement une expression partielle de la contrainte des ressources militaires romaines, c'est-à-dire une série de concessions basées sur le désintérêt géopolitique du Sénat, mais un ajout juridique d'origine exclusivement hellénistique. Les preuves disponibles concernant cet accord spécifique montrent que les préoccupations concernant la répartition des éventuels gains, ainsi que les rôles terrestres et marins entre les deux alliés, découlaient de calculs militaires spécifiques de la part du général romain en Illyrie. Celui-ci a habilement

utilisé les enseignements politiques, les outils tactiques existants, les ressources disponibles et les conditions logistiques existantes.

Pour Laevinus en 212-211 av. J.-C., la seule stratégie capable de faire face à l'offensive macédonienne en Illyrie et à son contrôle sur le monde hellénique dépendait de l'association avec la seule puissance grecque disposant des ressources matérielles et de l'expérience militaire nécessaires. Ainsi, en l'absence des Étoliens et de tout autre allié immédiat disposant des outils logistiques nécessaires, la participation romaine ne pouvait que s'en tenir au domaine naval. La tactique des attaques amphibies sur les côtes et du pillage représentait l'option idéale pour rendre la stratégie militaire romaine en Orient pertinente, autonome et dynamique.

Par conséquent, le traité de 211 av. J.-C. entre Laevinus et l'Étolie contient trois principes de stratégie militaire qui ont eu d'énormes conséquences pour l'avenir de la guerre romaine en Orient : le besoin marqué de liberté d'action de la part de l'*imperator* en politique régionale, la nécessité d'une collaboration étroite avec des alliés hellénistiques dans le cadre d'une coalition et l'utilisation de tactiques de combat amphibies, audacieuses et autonomes. Il n'est donc pas nécessaire de reprocher aux clauses du traité de "courtiser" à la Ligue étolienne, cédant devant sa supériorité dans les négociations. Au contraire, le traité témoigne des adaptations spécifiques qu'un *imperator* romain a dû adopter face aux conditions rencontrées sur le terrain : il lui fallait poursuivre une guerre contre un ennemi supérieur en troupes, en cherchant à contrer la victoire stratégique de Philippe en Illyrie sans disposer à la fois d'une armée de terre et d'un réseau logistique consolidé.

Après la conclusion du traité, les opérations qui ont eu lieu à la fin du printemps et à l'automne de l'année 211 av. J.-C. montrent une activité intense de la part de l'Étolie et de Rome avec les attaques contre Zacynthus et Antikyra. La première grande conclusion que l'on peut tirer des premières opérations romaines menées dans le cadre de l'alliance nouvelle avec l'Étolie est que Laevinus a cherché, avec ses trois objectifs principaux, à démanteler le système de contrôle stratégique que Philippe avait établi dans la région entre 220 et 218 av. J.-C., en s'appuyant sur la capacité traditionnelle de l'Étolie à pénétrer dans le Péloponnèse et à menacer le commerce dans le golfe de Corinthe.

Le bilan militaire du commandement de Laevinus est extrêmement important pour comprendre les transformations tactiques, opérationnelles et stratégiques des forces romaines en Orient. En

l'espace de quatre ans, le commandant est passé de la stratégie restreinte et défensive de surveillance et de confinement dans la mer Adriatique en Illyrie à une nouvelle stratégie offensive fondée sur des alliances, des opérations amphibies et le recours à la dissuasion en Péloponnèse. Comme le détaillent les clauses du traité entre les Étoliens et les Romains de 211 av. J.-C., cette adaptation militaire découle entièrement de l'initiative du commandant romain sur le terrain, le mieux qualifié pour interpréter les limitations matérielles, les opportunités stratégiques et la réalité des menaces macédoniennes dans le contexte de la guerre hannibalique. Dans ce sens, les expériences opérationnelles concrètes à Zacynthus en 211 av. J.-C. et à Antikyra en 210 av. J.-C. démontrent que Laevinus a élargi les méthodes militaires romaines en Orient pour s'aligner sur les objectifs géostratégiques de la Ligue étolienne : le démantèlement du contrôle macédonien du golfe de Corinthe et le blocage de son accès maritime au sud de la Grèce.

À cet égard, il est d'une importance capitale de considérer l'effet que le rapport de Laevinus au Sénat a pu avoir au moment où Publius Sulpicius Galba a commencé son commandement : Laevinus avait largement atteint ses objectifs en tant que commandant, innovant sur le plan stratégique et renforçant ses ressources disponibles, contribuant ainsi à jeter les bases d'une doctrine militaire romaine en Orient axée sur la coalition militaire, les opérations navales, l'autonomie logistique et les tactiques de pillage amphibie surprises. Le commandement de Laevinus en Grèce, loin d'être une simple anecdote au sein du conflit hannibalique centré sur l'Italie, a entraîné toute une série de transformations et d'adaptations stratégiques, opérationnelles et tactiques qui, du point de vue de l'histoire militaire, ont représenté une révolution pour la présence romaine en Orient.

Les quatre années suivantes ont mis à l'épreuve ces nouvelles leçons militaires et la capacité du nouveau commandant romain à suivre l'exemple ainsi donné. Celui-ci - Publius Sulpicius Galba - n'a pas échappé non plus à des jugements tout aussi sévères de la part des spécialistes modernes. Maurice Holleaux lui attribuait déjà une conduite de la guerre "sans grande vigueur", Frank Walbank accusait une sévère "Roman indolence" et Erich Gruen, qui reconnaît au moins au général romain certaines compétences militaires, résume ses quatre années de commandement à une série de succès partiels fondés sur la brutalité et les atrocités, dans le meilleur des cas.

En gardant à l'esprit cet arrière-plan bibliographique, l'étude a donc cherché clarifier les détails des opérations militaires de ces années, en cherchant en particulier à mieux comprendre l'action du consul romain et les défis spécifiques auxquels il a été confronté en adoptant et en adaptant à la fois les conditions et les leçons stratégiques passées et présentes. En effet, bien que la carrière militaire de Galba ait été largement négligée dans l'analyse contemporaine, son importance et celle de cette période apparaissent en réalité cruciales, pour trois raisons principales.

Tout d'abord, Galba a pris le commandement en Grèce en vue d'une guerre imminente, d'une ampleur géographique et politique sans précédent. De plus, ce général a eu par la suite l'opportunité exceptionnelle d'un deuxième commandement en Grèce dix ans plus tard, ce qui en fait un cas particulièrement intéressant pour examiner plus en détail l'évolution de l'histoire militaire des interventions romaines en Grèce. Enfin, du point de vue hellénistique, la Guerre Sociale (220-217 av- J.-C.), entre Macédoine avec la Ligue achéenne contre la Ligue étolienne et ses alliés, semblait recommencer, avec des antagonistes similaires et des objectifs géostratégiques similaires.

Il est important de noter que, pour ces années, la documentation disponible concernant l'Orient est sporadique et souvent fragmentaire, ce qui, associé aux débats sur la chronologie précise des événements, pose de considérables défis pour la compréhension du contexte spécifique des décisions militaires et des projets stratégiques. Compte tenu de cela, le choix a été fait de fonder l'analyse sur la chronologie établie par Frank W. Walbank, avec les ajustements et les commentaires apportés par John W. Rich.

Pendant ces années, la stratégie adoptée par Philippe V a consisté en une défense active, centrée sur le blocage de l'accès maritime de l'ennemi à sa route péloponnésienne. Le cas échéant, le roi était amené à réagir et à repousser toute attaque efficace pouvant permettre une prise de position permanente par l'ennemi, comme cela avait été tenté précédemment avec Échinus. De leur côté, Galba et ses alliés semblent n'avoir apporté aucune innovation à leur plan de bataille : trouver un accès aux golfes euboïque et maliaque, se connecter avec les forces étoliennes retranchées dans le passage des Thermopyles, et consolider le blocage de chaque route terrestre macédonienne vers le sud de la Grèce. Parmi les opérations de cette année, trois événements doivent être considérés comme cruciaux pour comprendre les développements militaires spécifiques : la prise d'Oreos par les forces alliées, la défaite de Galba à Chalcis et celle d'Attale

à Opous. En particulier, la victoire à Oreos marque le point culminant de la campagne alliée de cette année et du reste de la première guerre de Macédoine. Il s'agit d'une victoire logistique, stratégique et tactique importante, comparable seulement à la victoire contre Demetrius à Pharos lors des guerres illyriennes, les forces romaines participant ici à un déploiement complexe transmarin et amphibie, mis en œuvre dans le cadre d'une stratégie soigneusement coordonnée.

Déterminer l'emplacement de la flotte romaine entre l'automne/hiver 208 av. J.-C. et le printemps 206 av. J.-C. présente de sérieuses difficultés documentaires : compte tenu du caractère fragmentaire du récit de Polybe et d'Appien, la description continue de Tite-Live se limite à indiquer qu'il ne s'est rien passé dans la région pendant deux ans. Compte tenu des arguments examinés, la théorie la plus plausible du point de vue militaire est le retour dans l'Adriatique entre août-septembre de l'année 208 av. J.-C., date à laquelle le sac de Dymé doit être situé, et probablement le retour de la flotte romaine au port de Corcyra, à la recherche d'une position défensive pour la côte illyrienne et pour l'ensemble de l'Adriatique et du sud de l'Italie. Même si l'on admettait l'hypothèse d'une stratégie défensive, on ne peut pas non plus exclure que Galba ne disposait pas d'effectifs suffisants pour faire une réelle différence au combat. Par conséquent, à la fin de l'année 208 av. J.-C., la force expéditionnaire romaine en Grèce semble matériellement épuisée et tactiquement incapable d'intervenir militairement contre Philippe V ; il s'agit d'une condition explicable sur le plan logistique et, dans une large mesure, justifiable, ce qui contredit l'affirmation sévère de Tite-Live selon laquelle les Romains auraient "négligé" la situation.

Avec le retrait de la marine attalide, le repli romain à Corcyra et la défaite étolienne en Locride, Philippe V a récupéré sa liberté opérationnelle en mer. La prise d'Ambracie et une série de pillages entre 207 et 206 av. J.-C., ainsi que la défaite de Sparte à Mantinée en juin 207 av. J.-C., ont rendu la position étolienne insoutenable, et une paix a rapidement été conclue sur la base des "termes fixés par Philippe". Par conséquent, bien que schématique et lacunaire, ce qui peut être déduit des sources survivantes pour les années 207 et 206 av. J.-C. est la planification et la mise en œuvre d'une stratégie originale et décisive par le roi macédonien contre l'alliance romano-étolienne.

La paix entre les États grecs n'incluait cependant pas la République romaine, qui voyait à nouveau la situation défensive se détériorer avec les avancées de Philippe V vers l'Adriatique,

avec le risque de revenir aux conditions géostratégiques antérieures aux guerres illyriennes. C'est ainsi qu'une nouvelle expédition sous le commandement de Publius Sempronius fut lancée. La tactique de Sempronius était le résultat de trois facteurs militaires convergents : tout d'abord, le résultat prévisible de la négligence du soutien apporté par Rome à ses alliés grecs pendant près de deux ans de conflit ; deuxièmement, la victoire d'un monarque macédonien capable de déployer des tactiques et des stratégies originales, dynamiques et durables ; troisièmement, l'incapacité du commandement romain en 205 av. J.-C. à reconnaître les lacunes exposées par les résultats des deux facteurs précédents, sous-estimant ainsi les capacités de l'ennemi et surestimant l'espace et le temps disponibles pour mettre en œuvre de nouvelles ou anciennes manœuvres, opérations et stratégies propres.

L'étude arrive donc à la conclusion que, après la première guerre de Macédoine, chacun des principaux acteurs impliqués a tiré des leçons militaires essentielles, qui ont joué un rôle déterminant dans de nombreux développements géopolitiques et géostratégiques lors de la deuxième guerre de Macédoine, tant sur le plan militaire que politique.

Du point de vue romain, la guerre en Orient, fondée sur des opérations amphibies, le pillage logistique et l'utilisation de forces légères ou d'infanterie de marine, s'est avérée être une décision tactique et opérationnelle économique et efficace en fonction des objectifs géostratégiques liés à la défense de l'accès adriatique dans le contexte de la Deuxième Guerre punique. À court et moyen terme, les armées romaines ont réussi à protéger la côte adriatique contre une éventuelle union des menaces puniques et macédoniennes, qu'elles soient réelles ou redoutées. Les victoires à Antikyra, Aegina et Oreos en sont le témoignage. Dans ce sens, les armées romaines ont acquis des connaissances cruciales sur le monde grec continental.

À long terme, cependant, comme l'illustre clairement l'exemple de Galba, les effets politiques et diplomatiques ont été catastrophiques. Encore et encore, la violence des armées romaines lors de la première guerre de Macédoine a trouvé un écho dans les appels à la paix, à l'unité entre les États grecs et explique la méfiance et le sentiment d'insécurité parmi les alliés de Rome en Grèce.

De même, comme Philippe V pouvait le souligner en toute tranquillité devant ses alliés péloponnésiens en 208 av. J.-C., les tactiques employées par les commandants romains au cours de la première guerre se sont avérées trop risquées et peu efficaces : Echinus, Elis, Chalcis et

Opus furent des défaites partielles qui ont mis en évidence à maintes reprises la fragilité ou l'incapacité romaine à maintenir Philippe V dans un véritable état d'impuissance militaire. À la fin du conflit, le roi macédonien était en train de construire enfin une flotte de guerre dans la mer Égée.

Enfin, il convient de noter que, bien que les décisions tactiques et logistiques encourageaient la création d'alliances étroites entre les généraux romains et les puissances hellénistiques, ces dernières se sont avérées être des alliés souvent changeants et peu fiables. Ainsi, l'Étolie, incapable de contenir et de bloquer l'accès terrestre de la Macédoine au Péloponnèse, a pu poser un problème à Galba, en particulier au début de sa nouvelle et radicalement différente intervention en Orient en tant que commandant lors de la dite deuxième guerre de Macédoine.

Du point de vue des Étoliens, la guerre avait suscité une méfiance marquée à l'égard de leurs alliés romains. Contrairement à Élis ou à Sparte par le passé, la Ligue étolienne n'avait pas pu exercer son contrôle sur des forces militaires plus puissantes et autonomes comme les Atalides et les Romains.

Pour Philippe V, la soi-disante première guerre de Macédoine a confirmé l'efficacité de ses tactiques et opérations fondée sur les mouvements rapides, les attaques surprises et l'utilisation astucieuse des positions alliées. Dans le même temps, la fin des opérations contre Sempronius a montré la valeur de ses tactiques pour le ~~le blocage~~ et la défense de positions géographiquement ~~et routièrement~~ cruciales pour le contrôle et le déplacement de l'ennemi à travers la topographie étroite de la Grèce continentale. Dans ce conflit, une séquence stratégique macédonienne a commencé à se dessiner sous le commandement de Philippe V, face à laquelle les commandants romains ont dû trouver une réponse décisive : blocage défensif, érosion des ressources humaines et matérielles, nécessité d'infliger des coups massifs et décisifs à l'ennemi lorsque l'opportunité se présente.

2.2.2. Deuxième guerre de Macédoine

A partir de 199 av. J.-C., les stratégies militaires ~~traditionnellement~~ adoptées semblent être relativement claires et concises aux yeux de l'historiographie moderne. Celle-ci considère que,

d'une part, Galba aurait adopté une stratégie nettement offensive, en se concentrant sur la constitution de trois fronts principaux (la guerre navale dans le sud de la Grèce ; l'avancée terrestre vers le nord, en direction du cœur du royaume Antigonide ; une invasion étolienne par le centre, à travers la Thessalie). D'autre part, Philippe V aurait de son côté adopté une stratégie essentiellement défensive, confiant le sud à ses garnisons, la Thessalie à la diplomatie pour épuiser les Étoliens, et le nord à l'utilisation de blocus et de positions fortifiées pour dissuader toute avancée vers le cœur de la Macédoine.

Cependant, ces deux interprétations ont tendance à simplifier à l'extrême la logique des opérations et elles ne tiennent pas compte de la manière dont les deux parties ont dû inévitablement faire face à ce qu'on appelle souvent le brouillard de la guerre. Galba disposait de peu d'alternatives pour sa stratégie en 199 av. J.-C., et le roi macédonien lui-même avait exploré et expérimenté personnellement tous les itinéraires et leurs défis logistiques et tactiques depuis des années. En ce sens, après les opérations de l'année précédente et le refus des Étoliens cet hiver-là, les raisonnements adoptés par les chefs de l'expédition romaine ne pouvaient pas différer beaucoup de ceux des Antigonides : avec la flotte romaine divisée entre les deux mers, l'attaque infructueuse de Chalcis et les opérations d'Apustius en Illyrie, il y avait eu suffisamment de temps au cours de ces premiers mois pour comprendre que le noyau principal de l'armée romaine avancerait jusqu'aux abords du lac Lychnidus et, de là, descendrait sur la Macédoine même en empruntant la seule route capable de soutenir l'effort logistique requis. Au printemps de 199 av. J.-C., Galba et Philippe V, grâce à leurs qualités respectives en tant que commandants, avaient pu réduire au minimum le brouillard de la guerre.

Cependant, tout comme Galba semble avoir commis d'importantes erreurs logistiques et tactiques, Philippe V semble avoir échoué à déployer ses troupes de manière ~~tactique et technique~~ pertinente, rendant son infanterie lourde macédonienne et ses troupes légères thraces inefficaces sur un terrain irrégulier et boisé. De plus, le roi macédonien semble avoir sous-estimé la mobilité tactique de la cohorte romaine en Eordée, oubliant ainsi ses propres expériences contre la formation romaine serrée à Otolobus, et se montrant incapable d'anticiper une manœuvre de contournement.

Bien que les théâtres et les objectifs du conflit naval romain en mer Égée n'aient que peu changé au début de la deuxième guerre de Macédoine, le développement des opérations navales en 200/199 av. J.-C. doit être compris à partir de deux changements décisifs pour l'effort de guerre

romain contre la Macédoine : l'entrée d'Athènes dans la guerre contre Philippe V et la participation navale des alliés rhodiens en mer Égée. L'inclusion d'Athènes et de Rhodes dans les opérations a entraîné un changement avec des conséquences à long terme pour la géostratégie romaine contre Philippe V, avec la création d'une nouvelle base navale athénienne permanente en mer Égée toute l'année et la mise en place d'un nouveau réseau de soutien logistique reliant Athènes, les Cyclades, Rhodes et Chios.

En ce qui concerne les événements militaires dans le nord de la Grèce en 199 av. J.-C., il semble que suffisamment d'informations soient disponibles pour distinguer trois grandes étapes opérationnelles (Lychnidus, Bruanum et Eordea). Celles-ci sont marquées par un processus d'étude et d'apprentissage mutuel sur le plan opérationnel et tactique, dont les conséquences se sont révélées essentielles dans les étapes suivantes du conflit. Face à la flexibilité opérationnelle et à la doctrine militaire agressive qui caractérisaient les tactiques et techniques de l'armée romaine après la deuxième guerre punique, Philippe V s'est rapidement adapté, répondant par la spécialisation tactique des différentes unités de son armée, sa capacité de déploiement rapide pour des embuscades et des attaques surprises, et l'utilisation de positions défensives capables de tirer parti du relief, neutralisant simultanément les avantages tactiques de l'ennemi et exploitant ses faiblesses logistiques.

Si on suivait l'affirmation de Tite-Live, on pourrait attribuer à Philippe V une conduite trop téméraire (*temeritas*) et à Galba une lenteur excessive (*segnitia*). Mais la justification même avancée par Tite-Live concernant les décisions militaires de chacun contraste clairement, ~~d'une part,~~ avec la lucidité avec laquelle Polybe, grâce à son expérience militaire, pouvait faire la part des choses entre les reproches et les véritables conditions militaires. D'autre part, il faut tenir compte de l'importance, aux yeux de Tite-Live comme de son lectorat, de l'enchaînement des événements qui ont conduit des guerres puniques aux guerres de Macédoine. Dans un cas comme dans l'autre, il est nécessaire cependant de se rappeler les changements survenus dans la doctrine militaire romaine, depuis la "stratégie fabienne", en passant par la défaite de Cannes et les victoires de Scipion. Si l'on admet, comme cette étude le défend, que Galba incarne cette évolution militaire dans sa propre carrière militaire, son échec en 199 av. J.-C. pouvait susciter des comparaisons et des critiques stratégiques pertinentes, notamment face à Scipion et Hannibal.

Par conséquent, les expériences de la campagne de 200/199 av. J.-C. permettent de constater que Publius Sulpicius Galba, ancien commandant lors de la première guerre de Macédoine avec sa stratégie de harcèlement et de dissuasion en Adriatique, a su intégrer à ses propres expériences de commandement en Grèce les leçons militaires tirées des campagnes romaines contre Hannibal. En cela, cet *imperator* nous apparaît comme l'innovateur méconnu de l'histoire de la conquête militaire romaine du monde hellénistique, capable d'orchestrer pour la première fois une nouvelle stratégie militaire romaine dans la région : une invasion terrestre massive, un harcèlement et une déstabilisation navale en mer Égée, dans le cadre d'une collaboration avec les Grecs dans la conduite d'opérations concertées depuis de multiples fronts.

Le problème qui apparaît clairement, cependant, est que même si Galba a su définir sa cible stratégique consistant à contraindre le roi macédonien à une bataille décisive en rase campagne, il n'a en revanche pas correctement estimé le temps et les moyens logistiques nécessaires pour mettre la puissance militaire antigonide dans une obligation inévitable et décisive de livrer bataille. À cet égard, la coopération limitée avec ses alliés sur le continent grec, ainsi que l'absence d'opérations navales aux effets durables, sont les deux facteurs clés à prendre en compte.

Son successeur, Publius Villius, d'après les informations fournies par Tite-Live, était trop lent, indécis ou incompetent pour entreprendre une opération capable de vaincre et de chasser l'armée macédonienne de sa position défensive fortifiée dans l'Aous. Bien que les résultats mitigés de Galba l'année précédente aient mis en évidence les principes stratégiques clés pour combattre et vaincre Philippe V, les opérations romaines sous le commandement de Villius, ou plutôt l'absence de celles-ci, ont rappelé une autre leçon cruciale : la victoire sur la Macédoine ne pourrait être obtenue qu'en appliquant une pression rapide, constante et, en grande partie, implacable.

Pour l'ensemble de cette région et de cette période historique, c'est pourtant moins la figure de Galba que celle de Titus Quinctius Flamininus qui a traditionnellement attiré l'attention de l'historiographie moderne. L'action de celui-ci a été lue au prisme des mêmes présupposés historiographiques déjà évoqués, où la dimension militaire tend à être reléguée à l'anecdotique ou à une simple expression d'autres points d'attention dans l'analyse : philhellénisme, propagande, diplomatie, impérialisme et science politique. Face à cela, la nature stratégique, tactique et opérationnelle de la campagne de Flamininus pendant la deuxième guerre de

Macédoine méritait donc également un réexamen minutieux susceptible de renouveler et de mettre à jour la discussion académique sur sa signification militaire en particulier et, plus généralement, pour la période de la fin de l'époque hellénistique et de la République romaine moyenne.

A ce titre, les années 198 et 197 av. J.-C. sont décisives pour comprendre l'évolution militaire de la présence romaine dans l'Orient hellénistique. Au cours de cette série de campagnes et d'opérations, des leçons du passé sont intégrées avec beaucoup de succès et font ensuite l'objet d'importantes réadaptations. Compte tenu de l'importance de cette première campagne entreprise par Flamininus, la présente étude a proposé d'y distinguer deux étapes, ce qui a permis d'examiner en détail la série de défis qui se sont posés et le processus de prise de décisions militaires qui ont conduit à une nouvelle stratégie militaire romaine dans la région.

Dans les premiers mois de la campagne, Flamininus avait réussi à atteindre les objectifs fixés par Galba dans le passé : soulager le nouvel allié athénien des pressions macédoniennes et consolider les routes logistiques dans le sud de la mer Égée. Avec un tel réseau logistique en appui, une armée romaine pourrait désormais marcher vers le nord contre la Macédoine, bien approvisionnée et bien protégée des menaces péloponnésiennes par les Athéniens et les Étoliens. Au lieu des pillages et des prises de captifs privilégiées dans le passé, l'effort de guerre romain sous Flamininus et son frère visait à établir des objectifs logistiques et tactiques plus durables et stables dans le temps : assurer des approvisionnements externes et dissuader une résistance acharnée.

L'avancée terrestre Flamininus vers le sud a reposé sur trois manœuvres principales. Tout d'abord, contrairement au passé, les Athamanes et les Étoliens ont entrepris des opérations bien coordonnées autour et à l'intérieur de la Thessalie, attaquant et prenant des villes. D'autre part, compte tenu de la perspective de ressources limitées sur le territoire et de lignes d'approvisionnement terrestres insuffisantes, Flamininus a déplacé sa flotte dans le golfe d'Ambracie, créant, en collaboration avec ses alliés, une voie logistique maritime qui, bien que complexe, a réussi à contrer temporairement les conditions extrêmes imposées par la stratégie de Philippe V dans la région. Enfin, protégée sur ses flancs par ses alliés athamaniens et étoliens, ainsi que bien approvisionnée, l'armée romaine était en mesure de se lancer à la poursuite de l'ennemi depuis la Thessalie jusqu'à la Pélasgiotide et jusqu'au sud de la

Macédoine. Face à une telle menace par voie terrestre et maritime, Philippe V pouvait donc être contraint à une bataille décisive en rase campagne.

Cette première campagne militaire de Flaminius a maintenu les principes stratégiques établis depuis Galba. Cependant, la stratégie complexe visant à chasser Philippe V de l'Aous, les innovations logistiques depuis l'arrivée de la flotte romaine au golfe d'Ambracia et la meilleure coordination avec les alliés montrent des améliorations significatives. Ainsi, sur ce point, les conclusions d'Arthur Eckstein peuvent être confirmées : la base de la stratégie militaire de Flaminius en 198 av. J.-C. n'était pas révolutionnaire, mais une version améliorée de celle créée par Galba deux ans plus tôt, en particulier en ce qui concerne la collaboration resserrée avec les alliés, l'établissement d'un système logistique stable et la volonté de modérer la politique de pillage et de destruction.

À la fin du mois d'août et au début de septembre 198 av. J.-C., alors que Flaminius était bloqué lors du siège d'Atrax, il a commencé à montrer, à travers ses décisions, une nouvelle configuration stratégique. Le changement du quartier d'hiver de l'armée romaine, d'Antikyra à Elateia, confirme à la fois les récents enseignements militaires et la réalisation de la grande prouesse logistique romaine en Grèce, que les deux Flaminius ont su ensuite exploiter en temps voulu. Ce changement de direction dans l'effort militaire est ce qui marque le plus clairement un avant et un après dans la stratégie militaire romaine en Grèce, bien qu'il ne puisse être compris sans tenir compte des succès obtenus cette année-là par la performance opérationnelle de Flaminius, de son armée et de ses alliés.

Réduire ce changement de plan de Flaminius à une simple "espérance" reviendrait à prendre trop au pied de la lettre l'expression de Tite-Live et, en même temps, à sous-estimer un peu hâtivement le génie militaire de Flaminius, lequel a jusqu'alors démontré une énorme capacité à consolider et à améliorer les objectifs stratégiques romains contre Philippe V. Ainsi, à partir de septembre-octobre 198 av. J.-C., une nouvelle stratégie militaire romaine en Grèce a émergé : une stratégie orientée vers le centre et le sud, mettant l'accent sur le harcèlement, l'épuisement et l'affaiblissement des forces macédoniennes et de leurs alliés dans la région, dans le but ultime de détruire le système de pouvoir continental macédonien et de forcer Philippe V à abandonner sa stratégie défensive et à chercher l'offensive à travers une bataille décisive. Cette nouvelle stratégie romaine, de l'automne 198 av. J.-C. au printemps 197 av. J.-C., a connu des changements et des adaptations spécifiques qui ont nécessité une analyse approfondie.

A partir d'un certain moment, entre le siège d'Élateia et les pourparlers avec l'assemblée générale d'Achaïe, Flamininus a décidé de remplacer la stratégie offensive et décisive définie initialement par Galba par une stratégie indirecte : harceler les alliés de Philippe V, les priver de ressources humaines et logistiques, et éroder leur moral au combat ainsi que la légitimité impérialiste du royaume Antigonide. Sur le plan militaire, les précédents offerts par Quintus Fabius Maximus pendant la deuxième guerre punique, ainsi que par Marcus Livius Salinator et Publius Sulpicius Galba lui-même pendant la première guerre de Macédoine, avaient donné des expériences réussies dont le commandant romain a pu s'inspirer pour entreprendre cette série de changements.

Dans cette optique, Flamininus a mis en œuvre ce que l'on appelle militairement une stratégie d'«offensive indirecte », c'est-à-dire une série de manœuvres de repli, de blocage et d'attaque périphérique à l'objectif central, dans le but ultime de causer des dommages physiques et psychologiques à l'ennemi, cherchant en fin de compte à forcer l'ennemi à entreprendre des manœuvres et des stratégies qui le piègent ou, dans ce cas précis, à entrer en combat direct et décisif.

Dans cette optique, la conférence en Locris à l'hiver 198 av. J.-C. montre des indices importants en faveur d'une planification en vue de la mise en œuvre d'une telle stratégie militaire indirecte offensive : l'entreprise de délégitimation du pouvoir impérialiste macédonien sous l'accusation de barbarie ; l'effort de déstabilisation des communautés grecques alliées à Philippe V par la double promesse de liberté et d'autonomie afin de les détacher de cette alliance ; et les références explicites dans les sources à une planification militaire romaine. De plus, les paroles prêtées aux Grecs eux-mêmes permettent de supposer que, dans les deux cas, il semble y avoir une influence potentielle des conceptions grecques dans la configuration de la nouvelle stratégie militaire romaine pour 198 et 197 av. J.-C. En particulier, les discours et la présence d'Aristéno à Sycion, Locris, puis Thebae, permettent de déduire une certaine ingérence du leader achéen dans la conception et dans le plan stratégique adopté par Flamininus. Ces deux éléments témoignent de ce que les liens entre l'*imperator* romain en Grèce et ses anciens et nouveaux alliés se sont resserrés en termes opérationnels, tactiques et maintenant géopolitiques.

Après Locris, la victoire de 197 av. J.-C. en Béotie est le résultat d'une convergence entre une expérience tactique, une connaissance sociopolitique et une rhétorique géopolitique,

coordonnant des ressources politiques, logistiques et humaines autour d'une stratégie militaire d'usure, d'épuisement et de harcèlement. Chalcis et Corinthe étaient maintenant complètement isolées, pouvant succomber soit par trahison en raison d'un moral affaibli, soit par manque de ressources en raison d'un siège prolongé, soit par de nouvelles attaques massives contre les fortifications, sans pouvoir compter sur aucune aide venant du nord. Avec l'invasion par mer de l'Acarnanie et la prise de Corinthe, le tournant décisif survient au printemps de 197 av. J.-C. : Philippe V, politiquement et militairement encerclé et isolé, prend la décision de livrer formellement une bataille décisive contre l'armée romaine, c'est-à-dire ce que Flamininus avait prévu de le forcer à faire depuis le milieu de 198 av. J.-C. Au moment de partir d'Elateia vers la Macédoine, Flamininus avait réussi, en l'espace d'un an et demi, à démanteler et désarticuler le système de contrôle géostratégique et géopolitique macédonien en Grèce continentale. Un tel succès a dépendu d'importantes adaptations stratégiques de la part du commandant romain, qui a su réaménager ses systèmes logistiques et s'impliquer davantage dans l'écosystème géopolitique hellénistique. En conséquence, l'armée de terre romaine a pu revenir cet été-là à une stratégie offensive directe, reprenant les objectifs principaux restés inaccessibles à Galba deux ans plus tôt.

Un examen détaillé de la bataille des collines de Cynoscephalae en 197 av. J.-C. permet par ailleurs de mettre en évidence l'importance du rôle des troupes étoliennes lors de la première phase de la bataille. Cette situation s'explique selon nous par un ensemble particulier d'expériences historiques et un système de valeurs politiques ainsi que par la cristallisation dynamique de ces deux éléments au sein de l'appareil militaire hellénistique. Ainsi, il apparaît que, si les Étoliens pouvaient tout à fait sincèrement croire que les prouesses de leur cavalerie et de leur infanterie à Cynoscephalae avaient été cruciales pour la victoire, c'est précisément parce que leur système de valeurs guerrières semblait être en accord avec le déroulement de la première phase de la bataille et leur déploiement tactique. C'est du reste sur cette base que les Étoliens avaient promu auprès des Grecs leur ἀνδραγαθία (vertu guerrière), que Polybe juge particulièrement digne d'être mentionnée dans le livre 18.34.1-2.

Du point de vue romain, la guerre occupait également une place centrale dans l'*ethos* social à l'époque républicaine, comme cela a été largement étudié de façon détaillée par l'historiographie romaine au cours des dernières décennies. Avec la victoire sur Philippe V, Flamininus espérait obtenir une gloire lui permettant d'accroître sa *dignitas* aux yeux des Romains comme de leur classe dirigeante. De la même façon, les soldats romains s'attendaient

à voir récompensées leurs attentes en termes de butin, une prérogative que garantissait d'ailleurs le traité romano-étolien controversé de 212 av. J.-C. Face aux inquiétudes de Flamininus sur la situation militaire après la victoire de Cynoscephalae, les amis achéens au conseil de l'*imperator* disposaient déjà de la confiance, du pouvoir de persuasion et des arguments nécessaires pour fournir au commandant romain l'outil idéologique parfait pour contrer les revendications étoliennes : la liberté grecque. Cela annihilait les aspirations hégémoniques étoliennes et le risque que celles-ci pouvaient faire également peser sur les aspirations de Flamininus lui-même, en tant qu'*imperator*, sénateur et membre de la *gens Quinctia*.

Ainsi, après la victoire de Cynoscephalae, concernant chacune des raisons de la querelle entre la confédération étolienne et Flamininus, il est possible d'identifier et de mettre en relation une série de causes spécifiques d'origine et de conséquences militaires. À l'été 197 av. J.-C., les Étoliens avaient suffisamment d'arguments légaux, militaires, diplomatiques et historiques pour se positionner en Grèce et dans ses États comme les successeurs légitimes du pouvoir antigonide. Cependant, le commandant romain avait pu resserrer ses liens avec ses autres alliés et approfondir sa compréhension de la géopolitique hellénistique, ce qui lui permettait, par conséquent, de mieux saisir la manière de vaincre dans et en dehors du champ de bataille hellénistique : vaincre Philippe V impliquait de briser son système d'alliances et de le remplacer par un système romain, que ce soit à titre temporaire ou de façon permanente.

Ce que démontre le conflit avec les Étoliens qui a suivi la bataille, c'est que, malgré sa grande réussite, la stratégie indirecte n'a pas été exempte de coûts et d'effets secondaires. Ce faisant, l'idéal de la liberté grecque est apparu comme le seul outil à la disposition de Flamininus capable de préserver intact pour les Romains le bénéfice de la victoire militaire. Cette déclaration impliquait de lourdes responsabilités et, au cours des deux années suivantes, l'armée et le commandant romain ont dû à nouveau réinventer leurs stratégies, tactiques et techniques, afin de transformer la victoire remportée dans une bataille en véritable achèvement consolidé d'une guerre.

Les guerres contre la Béotie en 197 av. J.-C. et contre Nabis en 195 av. J.-C. montrent que Flamininus cherchait, dans une large mesure, à tester si la stratégie de la liberté hellénique pourrait satisfaire ses objectifs immédiats et à long terme : consolider sa victoire militaire et pacifier la Grèce sans céder de pouvoir à l'Étolie et à la Macédoine. Les accords de paix n'ont satisfait aucun allié grec, mais Flamininus pouvait maintenant se retirer de la Grèce après avoir

annoncé la libération d'Argos aux Jeux Néméens, sécurisé les routes logistico-commerciales et pacifié le territoire afin de permettre le retrait méthodique et coordonné de l'armée romaine de Grèce.

Entre l'hiver 196 av. J.-C. et l'été 195 av. J.-C., Flamininus a dû faire face à l'insurrection béotienne. Cela est venu confirmer l'idée que la victoire sur Philippe V ne serait pas complète sans que soit d'abord concrétisés dans les faits les mots de liberté des Grecs que la stratégie militaire des années 198 av. J.-C. et 197 av. J.-C. avait rendus indispensables. Dans ce contexte, la guerre contre Nabis montre la maturité et la consolidation d'une nouvelle stratégie militaire romaine dans le monde hellénistique, caractérisée par la création d'un réseau logistique égéo-adriatique, l'utilisation d'une stratégie indirecte offensive avec des doctrines connexes d'offensive directe et de domination, et la formation d'une étroite coalition d'États grecs auxiliaires pour mettre en œuvre les deux éléments précédents.

En ce contexte, le titre hellénistique de στρατηγὸς ὑπάτος témoigne un débat complexe chez les Grecs sur la manière de comprendre ou de classer le pouvoir militaire des titulaires d'un pouvoir consulaire en campagne, et, plus important encore, sur la façon d'adresser leurs marques d'honneur à ces commandants sans, ce faisant, mal interpréter les codes politiques internationaux de la République romaine en pleine expansion. Cette préoccupation des acteurs politiques du monde hellénistique pour positionner le commandant romain au sein d'une hiérarchie expérimentale et controversée est reconnue et adoptée par Flamininus lui-même dans sa lettre à Chyretiae : l'*imperator* en tant que chef suprême d'une coalition militaire défendant l'autonomie et l'indépendance des Grecs. Grâce à ce concept novateur de στρατηγὸς ὑπάτος Ῥωμαίων, le commandant romain aurait donc réussi à concilier ainsi sa compréhension des attentes idéologiques hellénistiques après sa transformation stratégique de 198 av. J.-C., avec ses propres attentes et contraintes en tant qu'*imperator* romain,

En fin de compte, un tel projet de conciliation allait échouer et nécessiter de futurs réajustements. Ceux-ci ont été causés dans une large mesure par les mêmes tensions que le rapprochement technique, tactique et stratégique avec leurs alliés grecs provoquait et provoquerait sur le plan idéologique et géopolitique romain-hellénistique, comme l'illustrent les querelles chroniques avec la confédération des Étoliens. À son tour, l'énorme liberté avec laquelle Flamininus et ses prédécesseurs interagissaient avec leurs alliés hellénistiques commença à être restreinte et strictement surveillée par le Sénat romain, principalement par le

biais du *senatus consultum* et des accusations de péculat. En 194 av. J.-C., cependant, Flaminius avait cru construire une relation militaire et politique nouvelle et dynamique avec le monde hellénique, capable d'équilibrer et de réconcilier les objectifs et les conceptions guerrières entre les deux cultures et les deux civilisations.

3. La guerre romaine et le monde hellénistique : défis, développements et nature

Durant les guerres illyriennes, la guerre romaine semble s'être appuyée sur des approvisionnements extérieurs, fournis par les routes Brundisium-Corcyra ou du sud au nord depuis le Péloponnèse. Parmi les batailles rangées ou affrontements enregistrés dans les sources disponibles, il n'y en a aucune qui ne soit centrée sur la prise d'une forteresse ou d'une ville. La bataille de Pharos fait exception, bien qu'elle ait dépendu d'un stratagème.

La première guerre de Macédoine apparaît comme un conflit militaire clé pour comprendre les héritages antérieurs et leurs transformations futures. Bien qu'elle soit encore fermement ancrée dans les principes stratégiques défensifs des guerres illyriennes, ainsi que dans le recours à des objectifs propres aux guerres d'expédition, les commandants romains ont dû au cours du conflit étendre la durée de déploiement de leurs forces ainsi que leur arsenal tactique et leurs théâtres d'opérations, en utilisant des tactiques de harcèlement, d'attaque amphibie et de guerre éclair contre Philippe V et ses alliés grecs.

Bien que les innovations tactiques se soient avérées fructueuses à court terme, en maintenant le roi antigonide occupé à repousser la flotte romaine et ses alliés navals pendant la deuxième guerre punique, le manque de renouvellements stratégiques dans le cadre des opérations hellénistiques a ensuite fini par miner la capacité militaire romaine. En abandonnant la côte illyrienne et les expéditions estivales approvisionnées depuis l'axe Brundisium-Corcyra, la flotte romaine, sous le commandement de Laevinus et de Galba, a dû mener des opérations d'attaque amphibie en mer Égée et à des raids répétés dans la région, dans le but stratégique de détourner et de dissuader l'ennemi macédonien de pousser son influence vers l'Adriatique. En conséquence, dépendre des lignes d'approvisionnement extérieures était devenu impossible. La nécessité de renforcer les liens avec les alliés étoliens, ainsi que celle d'équiper une force navale d'expédition réduite, a conduit à recourir au pillage et à la terreur, ce qui a fini par retourner l'opinion grecque contre l'armée romaine. Cependant, la collaboration étroite avec la

Confédération étolienne a permis aux commandants romains de comprendre les éléments géostratégiques clés dans la conduite de la guerre sur le continent grec, en particulier l'importance du golfe de Corinthe, d'Égine et d'Eubée.

Cependant, que ce soit en raison des limitations inhérentes à la doctrine fabienne qui prévalait pour les stratégies militaires romaines à l'époque ou peut-être en raison des limitations structurelles liées à une forme d'approvisionnement qui n'était adaptée qu'à une force expéditionnaire réduite, la défaite romaine de 205 av. J.-C. marque la fin de ce système logistique prédateur.

Lorsqu'éclate la deuxième guerre de Macédoine, Publius Sulpicius Galba, le commandant le plus expérimenté du premier conflit contre Philippe V, est le premier *imperator* à reconnaître la nécessité d'une adaptation militaire appropriée au contexte hellénistique. Premièrement, en reconnaissant les succès et les avantages des opérations amphibies du conflit précédent, il cherche à maintenir la pression sur le système d'alliance de la Macédoine et les "chaînes" sur la Grèce. Deuxièmement, l'*imperator* est alors conscient de l'énorme impopularité de Rome, et en particulier de lui-même, en Grèce. Face à cela, il choisit de combiner deux leçons militaires du passé récent : la solidité logistique romaine sur la côte illyrienne après ces deux conflits et l'émulation des tactiques et stratégies offensives de Scipion ou des Carthaginois récemment expérimentées par et contre Rome. En conséquence, il propose une avancée directe vers le cœur de la Macédoine par la route connue à l'avenir sous le nom de *Via Egnatia*. Troisièmement, en faisant appel aux anciens alliés illyriens, attalides et étoliens, Galba conçoit un total de trois fronts unis pour envahir la Macédoine, dans l'espoir de briser la capacité de réaction éclair qu'il avait lui-même connue de la part de Philippe V, selon la doctrine militaire de celui-ci en Grèce.

En même temps, le commandement de Galba témoigne d'une transformation décisive dans la logistique romaine. Le commandant romain de 200/199 av. J.-C. a proposé l'utilisation de deux piliers pour l'approvisionnement extérieur romain, afin d'éviter les frictions politico-culturelles et les limitations expérimentées avec le système précédent. D'une part, en se fondant sur les succès illyriens de l'armée romaine et l'efficacité de ses approvisionnements saisonniers entre 229 et 219 av. J.-C., il a planifié une avancée par la future *Via Egnatia*. D'autre part, pour la flotte romaine, et en ayant expérimenté le potentiel de telles opérations navales en mer Égée, il a ordonné des opérations conjointes avec ses alliés attalides et rhodiens, parvenant enfin à ouvrir une nouvelle route d'approvisionnement depuis Cos en Asie Mineure, passant par les Cyclades,

jusqu'à Égine, Eubée et l'Attique désormais alliée de Rome. Cependant, Galba a surestimé les capacités logistiques illyriennes, et a dû se replier face à l'attaque macédonienne sur la côte. Villius, son successeur, n'a pas su exploiter de nouvelles opportunités.

Enfin, les innovations stratégiques de Galba, bien que créatives et résultant d'une réflexion militaire approfondie, n'ont pas pu mobiliser de manière coordonnée et efficace les ressources militaires nécessaires pour les mettre en œuvre en une seule année de campagne. De plus, la route choisie par le commandant romain l'a considérablement éloigné de la direction étroite requise par sa stratégie offensive, tout en offrant à Philippe V le théâtre d'opérations idéal pour mettre en œuvre ses tactiques de blocage, de harcèlement et d'érosion. Malgré cela, Galba a accompli deux réalisations fondamentales pour l'avenir en attirant les Athéniens dans l'alliance avec Rome et en ouvrant une nouvelle route maritime à travers la mer Égée via l'Attique, gérée par Rhodes. Cependant, avec son successeur Villius, les commandants romains ont semblé ensuite manquer d'idées pour contrer le contrôle et l'expertise de Philippe V.

Avec Flamininus en 198 av. J.-C., de nouveaux changements très importants peuvent être observés dans l'histoire militaire de la conquête romaine. Que ce soit en raison des pressions des factions ou de la prise de conscience sénatoriale de la crise militaire, le nouveau général en chef a obtenu un commandement pluriannuel en Grèce, ce qui lui a permis d'avoir le temps nécessaire pour apporter à la stratégie militaire romaine des ajustements critiques. Dans une première phase, avec la victoire à l'Aous, Flamininus semble encore aspirer à la stratégie offensive de Galba : envahir la Macédoine et forcer ainsi un affrontement décisif sur le champ de bataille. Cependant, après sa défaite à Atrax, le consul s'installe à Élatée et exploite les failles dans le système d'alliance macédonien et ses "entraves", parvenant à isoler Chalcis et Corinthe pour le reste de l'année, à former une alliance avec la Ligue achéenne et à attirer Sparte dans le camp allié. En utilisant une stratégie indirecte offensive, Flamininus a ainsi réussi à achever ce que Galba avait commencé à esquisser : une stratégie militaire capable de démanteler complètement le système d'alliance impérialiste de Philippe V, obligeant alors le roi antigonide à abandonner sa position défensive et à accepter la bataille décisive afin de maintenir sa légitimité en tant que puissance internationale post-alexandrine.

Sous le commandement de Flamininus, entre 198 av. J.-C. et 194 av. J.-C., les projets logistiques esquissés par Galba ont enfin acquis une structure coordonnée et fonctionnelle. Avec l'armée romaine stationnée le long de l'axe Anticyre - Élatée - Oréos, l'*imperator* a pu

utiliser les routes d'approvisionnement extérieures adriatiques et égéennes, ce qui a permis de maintenir une armée consulaire pendant cinq années consécutives. La stabilité de l'approvisionnement signifiait que l'effort militaire romain pouvait échapper aux limitations saisonnières et permettre au commandant romain d'élargir ses options stratégiques. Dans une large mesure, il aurait été impossible d'employer une stratégie indirecte offensive contre Philippe sans disposer du nouveau réseau d'approvisionnement extérieur mis en place par Galba et consolidé par Flamininus. Dans le contexte de l'histoire militaire de la conquête romaine républicaine du monde hellénistique, il s'agit de la première grande adaptation logistique. Bien que les projets idéologiques hellénistiques de Flamininus aient pu échouer à court terme, son héritage, sur le plan militaire, apparaît crucial.

En ce qui concerne les techniques et les tactiques, l'armée romaine a en effet montré une adaptation marquée aux contextes topographiques et aux stratégies de l'ennemi. Face à la fortification de points forts, à la guerre de position et à l'utilisation d'embuscades par l'ennemi, l'armée romaine a utilisé des manœuvres d'enveloppement, des techniques de *testudo* et la poursuite de l'ennemi. Toutes ces tactiques et techniques peuvent être observées dans la bataille du passage d'Eordea en 199 av. J.-C. et à la bataille de l'Aous en 198 av. J.-C. En Grèce, entre 229 av. J.-C. et 194 av. J.-C., on peut observer une énorme capacité tactique et technique de la part des cadres intermédiaires et inférieurs. Les alliés italiens, les tribuns militaires et les centurions ont tous montré une grande habileté et une grande flexibilité opérationnelle. Depuis les sièges d'Atrax et d'Elateia, la poliorcétique romaine de cette période commence à consolider, si l'on en croit nos sources, un *modus operandi* particulier, en optant pour des tactiques dans l'ordre de préférence suivant : la reddition par sédition ou trahison, l'attaque surprise pour briser la volonté de résistance de l'ennemi, l'abandon de l'attaque en faveur de la progression de la campagne, et enfin, l'invasion massive avec un combat au corps à corps. Ainsi, on peut conclure que la poliorcétique romaine en Grèce, entre 229 et 194 av. J.-C., a évolué en étroite conformité avec les objectifs stratégiques de chaque conflit, d'une part, et les conditions opérationnelles imposées par le relief grec et la technicité de la poliorcétique hellénistique, d'autre part.

La flotte romaine, pour sa part, n'a jamais été véritablement mise au défi sur le plan militaire. Dans le cas de l'Illyrie, les flottilles pirates de Teuta ou de Démétrius de Pharos n'ont jamais constitué un véritable problème. Apparemment, la taille et la durée des campagnes des contingents romains expéditionnaires n'ont jamais autorisé, de la part de l'ennemi, des embuscades ou des tactiques de harcèlement naval significatives. Lors de la première et de la

deuxième guerre de Macédoine, la marine romaine et alliée est devenue le pivot de la guerre, devenant la plateforme logistique essentielle pour mener des opérations amphibies entre l'Adriatique et la mer Égée. Parallèlement, les conquêtes navales en mer Ionienne (Corcyra, Zacynthe), dans le golfe de Corinthe (Anticyre), dans le golfe Saronique (Égine), dans les Cyclades (Andros, Paros, Kythnos) et en Eubée (Érétrie, Karystos, Oreos) ont été essentielles pour établir un système d'approvisionnement, de surveillance et de dissuasion contre Philippe V, ses alliés grecs et ses places fortes sur le continent. Les enseignements et les réseaux maritimes établis par Laevinus, Galba, et finalement Flamininus et son frère Lucius, ont eu un impact durable et décisif sur l'avenir immédiat des guerres romaines en Méditerranée orientale.

La victoire de Flamininus représente donc le triomphe d'un commandant romain capable d'intégrer dans son système de valeurs militaires et politiques les enseignements des conflits passés et les défis actuels. Cependant, sa stratégie indirecte offensive l'a finalement placé dans une position tendue et conflictuelle vis-à-vis de ses alliés grecs. Confronté aux critiques et aux revendications expansionnistes des Étoliens, il s'est appuyé sur le principe de la liberté hellénique comme la seule manœuvre disponible capable de canaliser les conséquences politiques, dans le monde hellénistique, d'une stratégie militaire romaine au service des priorités politiques et culturelles romaines. Le στρατηγὸς ὑπατοῦ Ρωμαίων est ainsi devenu le paramètre géopolitique hellénistique auquel les futurs commandants et sénateurs romains ont dû ensuite faire face, sans jamais parvenir à s'y adapter pleinement, ni à le comprendre réellement, s'ils n'avaient jamais cherché à le comprendre en premier lieu.

Conclusions

Cette recherche a examiné la documentation classique et la discussion historiographique moderne concernant l'activité militaire romaine dans le monde hellénistique au cours des années 229-194 avant J.-C., soit sur une période de trente-cinq ans et à travers quatre conflits militaires, avec des théâtres d'opérations en Illyrie, en Grèce centrale, dans le Péloponnèse, en Macédoine et en mer Égée. Son approche a consisté à utiliser l'histoire militaire classique pour remettre en question les biais documentaires traditionnels et les préjugés historiographiques modernes, avec pour but ultime d'interpréter cette période et les phénomènes historiques qui lui sont associés d'une manière plus rigoureuse et précise.

Dans cette perspective, on a souligné l'existence dans l'historiographie moderne d'une interprétation de la documentation avec un biais hégélien et une vue trop systématique de l'expansion romaine dans le monde hellénistique. Cela conduit à une lecture orientée du processus historique. De plus, la prédominance de l'étude du "génie militaire" républicain, centrée sur des figures comme Hannibal, Scipion, et plus tard César, a également joué un rôle central, contribuant ainsi aux deux tendances qui expliquent le relatif désintérêt pour l'expérience militaire romaine par rapport à ces cultures, États et régions particulières. Grâce à cette analyse, la prédominance actuelle des interprétations fondées sur la science politique peut être replacée de manière critique dans son contexte académique et intellectuel. Dans le même temps, cette critique a été nourrie par la prise en compte d'une nouvelle série de travaux récents sur l'expérience militaire romaine de la République moyenne.

De ce point de vue, sur le plan politique et culturel, on n'a pas pu constater chez les commandants romains ou à travers leur activité militaire en Grèce les fondements de la construction d'une idéologie politique républicaine concernant le monde hellénistique de Méditerranée orientale, que ce soit par le biais d'un discours expansionniste préalable ou d'un modèle impérialiste adopté et exprimé par les *imperatores* à destination de leurs interlocuteurs hellènes. Cependant, il a été possible de proposer la thèse selon laquelle l'activité militaire romaine, en fonction de la transformation de ses objectifs stratégiques, de ses structures logistiques, de ses expressions opérationnelles, de ses choix tactiques et de l'application de techniques, a construit, à la fin de la période étudiée, une identité militaire romaine spécifique pour le monde hellénistique : le στρατηγὸς ὑπατος Ῥωμαίων.

Cette identité militaire romaine spécifique vient rejoindre en grande partie certaines idées centrales de la théorie d'Erich Gruen concernant les relations entre Rome et le monde hellénistique, selon lesquelles le Sénat romain républicain se serait montré indifférent, voire réticent, à s'impliquer à maintes reprises dans la politique internationale hellénistique. Par ailleurs, cette recherche et sa proposition, bien qu'elles renoncent à l'utilisation de modèles prédictifs risqués ou de mécanismes ahistoriques des sciences politiques, n'écartent pas pour autant certains éléments de la théorie d'Arthur Eckstein, en particulier le fait que Rome et les autres États du monde méditerranéen utilisaient la guerre et le bellicisme comme des outils de communication privilégiés.

Cependant, même si l'on accepte dans ce travail l'idée de l'indifférence du Sénat et celle d'une forme d'anarchie militaire classique en Méditerranée, l'approche permise par l'histoire militaire ramène sur ce point crucial le déroulement des événements militaires à l'action de ses protagonistes privilégiés, que sont les commandants romains sur le terrain et leurs armées. De ce point de vue, cette recherche s'inscrit dans une certaine mesure dans la lignée de celles de William V. Harris ou de Jean-Louis Ferrary et des premiers travaux d'Arthur Eckstein, dans la mesure où ces trois chercheurs attribuent la responsabilité première de la guerre romaine dans le monde hellénistique aux aspirations à la gloire militaire inhérentes à l'*ethos* aristocratique des membres du Sénat romain, et aussi, comme cette recherche l'a montré avec le cas étolien, à l'*ethos* guerrier hellénistique. Enfin, cette enquête a délibérément cherché à échapper aux interprétations centrées sur les théories de l'impérialisme romain et les modélisations des relations internationales.

Par conséquent, le στρατηγὸς ὑπατοῦ Ῥωμαίων naît et se développe sous l'égide d'une vision particulière et pragmatique de la guerre, de l'indifférence du Sénat qui délègue de vastes pouvoirs politiques à l'*imperator* en campagne militaire après la deuxième guerre punique, et des ambitions socio-politiques de l'élite dirigeante dans le cadre de la compétition pour ces postes militaires. Comme Pierre Sánchez l'a suggéré dans des travaux antérieurs, l'*imperator auctor* a été progressivement davantage surveillé et contrôlé par l'*auctoritas senatus*. Selon les conclusions de cette recherche, cela peut être considéré en grande partie comme l'une des principales et des plus problématiques conséquences politiques de la guerre romaine en Grèce, dont le développement s'est consolidé avec Flamininus, sa querelle avec les Étoliens et ses effets à moyen et long terme sur les alliances hellénistiques de Rome. De telles dynamiques militaires et politiques n'ont ensuite trouvé des changements significatifs que lorsque la Grèce sera provincialisée en 146 av. J.-C. et le royaume de Pergame donné en 133 av. J.-C.

Ainsi, l'ensemble des expériences militaires accumulées entre 229 et 194 av. J.-C. a radicalement changé la manière dont l'Italie, la République romaine et la Méditerranée occidentale étaient politiquement, culturellement et économiquement liées à la Méditerranée orientale. Comme la proposition et son argumentation dans cette thèse ont cherché à le démontrer, ce processus de changement doit être interprété de préférence à partir d'une analyse minutieuse et contextualisée des logiques militaires qui ont présidé à cette première phase de l'expansion romaine dans l'Orient hellénistique.